assidu auprès d'un élève digne de ses soins, l'auteur lui remet sous ses yeux toutes les parties de la morale qu'il lui avait souvent développées. Nous pouvons bien dire que si tous les avis qu'on donne à ceux qui entrent dans le monde ressemblaient à ce que nous lisons ici, le jeune âge ne serait plus, comme dans Horace :

Monitoribus asper,

Utilium tardus provisor (1).

L'auteur ressemble à ces sages Athéniens qu'on allait entendre discourir sur les devoirs de l'honnête homme ; c'étaient des amis, et non des maîtres ; mais aussi les auditeurs étaient des hommes, et non des enfants.

Nous n'avons plus aujourd'hui de lycée ni de portique ; on prend la philosophie du côté des arts et des expériences ; on néglige la morale qui faisait l'étude des anciens. Il faut donc que les livres soient nos Platon. Celui de Pernetti est un modèle en ce genre ; il comprend quinze chapitres, qui sont autant de leçons de sagesse, nous pourrions dire autant de traités de morale. Il est écrit avec politesse ; il décèle dans l'auteur beaucoup de mœurs, de bon sens et de douceur de caractère. Il ne prend pas les hommes toujours au criminel, comme Pascal ; il ne les traite pas d'un air brusque, comme La Bruyère ; il ne les rend pas ridicules, comme on fait au théâtre ; il raisonne sur leurs défauts et leurs vertus ; il montre ce qui les rendait aimables, honnêtes, utiles à la société ; il indique les dégoûts et les désagréments qu'on rencontre au milieu d'eux ; en un mot, sans être composé de vingt-quatre livres, comme l'*Illiade*, il ne laisse pas d'être aussi bien qu'elle :

Quid pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non (2).

On rencontre dans ces *Conseils* beaucoup de maximes vraies et simples, comme celle-ci : « Lorsque le monde sourit aux

(1) *Epist. ad Pisones.*

(2) *Horat. Epist. 1, 2.*